



**ACADEMIE DES SCIENCES ET  
LETTRES DE MONTPELLIER**

Séance du 21/02/1994

Conférence 3420, Bull. 25, 357-370

**ELOGE DU PROFESSEUR ANDRE GUIBAL**

*par André THEVENET*



**André Guibal (1896-1990)**

Monsieur le président, monsieur le secrétaire perpétuel, mesdames et messieurs de l'Académie, mesdames, mesdemoiselles, messieurs,

*“L'amitié de quelques-uns d'entre vous et la bienveillance de tous m'appellent pour quelques instants à cette place éminente par elle-même, où je ressens avec l'étrangeté d'y paraître, tout l'émoi et tout l'embarras d'avoir à vous haranguer”.* C'est ainsi que Paul VALÉRY débute son “Discours aux chirurgiens” : C'est avec les mêmes sentiments que je me présente aujourd'hui devant votre assemblée.

Il m'importe tout d'abord de vous remercier de l'honneur que vous me faites de m'admettre dans votre illustre Compagnie.

Que les professeurs Roger JEAN et André BERTRAND soient chaleureusement remerciés pour leur amitié et pour m'avoir proposé à vos suffrages.

Très sensible à ce témoignage d'estime et de sympathie que j'ai reçu de votre part, mes nouveaux confrères, je tiens à vous exprimer ma gratitude.

*“... Pour négliger les honneurs, a dit POIROT-DELPECH, rien de tel que de les avoir et si les gloires ne sont pas forcément méritées, les joies, elles, le sont toujours”.* C'est une joie, d'être parmi vous.

Sans doute, avez vous voulu, en me choisissant, reconnaître et honorer une discipline, la chirurgie cardio-vasculaire dont l'essor accompli au cours de ces dernières décennies a été prodigieux et dont j'ai été à la fois le témoin et l'acteur. Qui aurait imaginé, et certainement pas moi, que près de cinquante ans après avoir pénétré pour la première fois dans cet amphithéâtre pour mon premier cours d'anatomie, y être revenu souvent comme prosecteur et y avoir enseigné la chirurgie thoracique et cardio-vasculaire, j'y retournerai à la fin de ma carrière pour être reçu par l'Académie des Sciences et Lettres et y lire l'éloge d'un chirurgien, mon prédécesseur au XIII<sup>e</sup> fauteuil de la section de médecine, le professeur André GUIBAL.

Quand vous m'avez appelé à lui succéder, j'ai senti s'étendre progressivement l'ombre d'un homme que je ne connaissais pas, que j'avais très rapidement entrevu à l'orée de mes études médicales sans l'avoir vraiment rencontré et dont il m'appartiendrait un jour de faire l'éloge. Ce jour, c'est maintenant.

En dehors de sa réputation de chirurgien que je connaissais, ma curiosité pour André GUIBAL se heurta à l'absence d'écrits ou de carnet de bord quotidien me permettant de cerner au mieux sa personnalité. Fort heureusement, l'enquête familiale menée auprès de deux de ses enfants, Etienne et Marie-Thérèse, m'a aidé dans cette découverte en me livrant les souvenirs de sa vie familiale et les documents essentiels sur sa carrière. Le recueil de textes et de témoignages de ses élèves rassemblés par Etienne GUIBAL et dédiés à ses parents à l'occasion de leurs noces d'or en 1972 m'ont été très précieux. Je tiens à les remercier de l'accueil amical qu'ils m'ont réservé à chacun de nos entretiens, au cours desquels j'ai pu lire dans leurs yeux leur admiration et leur affection.

La vie d'André GUIBAL a été si riche, si diverse dans ses actions, elle a connu tant d'heurs et de malheurs, de gloire et de mise en accusation qu'il est bien difficile et superficiel de prétendre le connaître et le révéler. J'ose espérer cependant ne pas le trahir dans cette évocation.

Est-ce le même homme que nous voyons, à vingt ans, mince silhouette, faire la guerre au péril de sa vie, victorieux avec la Médaille militaire, et celui, en veste noire, à l'allure de cavalier, qui dans un silence hostile se voit fermer les portes des cliniques chirurgicales montpelliéraines après sa mise à la retraite universitaire anticipée.

Tout, comme toujours, écrit Jean-François DENIAU, se joue à vingt ans. *“La vie d'un homme est marquée par le sceau de ce qu'il a vu, fait, entendu, senti, goûté, au début de sa vie”*. Oui, tout se joue à vingt ans. Il semble que celui qu'il a été jeune homme est resté avec lui comme un modèle pour l'accompagner jusqu'à la fin de ses jours. La guerre, quelle école pour celui qui commence à peine des études supérieures. Et quelle aventure que cette terrible guerre de 14. Ainsi se sont forgés les traits que nous allons retrouver au long d'une vie : un sens profond du devoir et des valeurs morales, le courage et la fidélité à son sens de la patrie, une volonté sans faille et par dessus tout la passion du dévouement aux autres.

Retenons avec DENIAU, que *“L'Histoire n'a pas de sens et ne fonde aucun droit. Chaque histoire a un sens. Il y a seulement l'aventure des hommes sous des soleils changeants”*.

André GUIBAL a connu plusieurs soleils qui ont brillé sur plusieurs vies. Né le 14 septembre 1896 à Montpellier, c'est dans un environnement familial de tradition catholique qu'il grandit, qu'il reçut une formation chrétienne solide et humaniste qui devait marquer toute sa vie et son action.

Comment ne pas évoquer les figures montpelliéraines des GUIBAL, traditionnellement consacrées à l'Armée, à la Médecine et au Droit. Le grand-père Octave GUIBAL ancien élève de Saint-Cyr, l'oncle Henri GUIBAL militaire, mort à Madagascar, l'oncle Raymond GUIBAL, médecin de famille exemplaire qui consacra sa vie à ses malades et qui influença l'orientation du jeune André GUIBAL. Celui, auquel il vouait une très forte admiration et une grande tendresse, celui au contact duquel il apprit ce qu'est la droiture, la conscience professionnelle et la valeur du travail est son père le bâtonnier Louis GUIBAL. De lui je ne peux que mentionner le maître du barreau, l'homme public, le conseiller général, le député de la chambre bleue, le président des amis de l'Université et... le fondateur de l'œuvre des *“petites sœurs des pauvres”* à Montpellier. C'est dans la maison familiale de la rue Fournarié que se déroula, heureuse, l'enfance d'André GUIBAL. Dernier des quatre enfants, il était protégé par sa sœur Marthe, plus proche de lui, que sa soeur Claire et son frère Jean, étudiant en droit, de onze ans son aîné, qui allait devenir le bâtonnier que l'on sait et qui dominait déjà par sa forte personnalité. Au collège St-François Régis où il fit de solides

études classiques avec des maîtres jésuites excellents, il devait laisser le souvenir d'un bon élève et conserva l'amitié du chanoine GRANIER, longtemps membre de l'Académie, qui devint son conseiller. Il fallait maintenant choisir une carrière. Son penchant l'orientait vers l'Ecole Navale, mais il n'avait pas acquis les bases scientifiques suffisantes. Aussi, sur les conseils paternels, il opta pour la médecine. L'année du PCN, avec des maîtres éminents et dans sa variété fut très appréciée. Les propos d'Edouard MOURGUE-MOLINES lors de sa réception à l'Académie en 1965 nous permettent d'imaginer ce que fut l'année préparatoire et l'atmosphère singulière de la fin de la belle époque, les sorties d'herborisation, les rares étudiantes. *“Les jeunes filles avaient des robes jusqu'aux pieds, elles craignaient l'ardeur du soleil et protégeaient leur teint de lys sous des ombrelles ; les garçons arboraient des gilets à fleurs, portaient col dur et panama”*. On s'imagine un tableau de Frédéric BAZILLE.

Cette scolarité médicale, suivie allègrement, et sans difficultés, allait être brutalement interrompue par la déclaration de guerre.

Ne pouvant supporter l'idée d'être appelé trop tard pour cette guerre qui ne devait durer que quelques semaines, André GUIBAL, s'engage en septembre 1914. Il est artilleur, et dès les premières séances de manège se révèle cavalier. Les nécessités du service de santé pour la relève des blessés sont telles qu'il faut former hâtivement les étudiants en médecine les plus jeunes. Il est relevé de l'artillerie et fait partie de ces promotions de médecins auxiliaires à quatre inscriptions qui sans armes, dans les tranchées ont combattu héroïquement.

Médecin de bataillon au 32<sup>e</sup> R.I., à partir de 1916, il a une conduite admirable qui lui vaut trois citations et d'être un des plus jeunes médaillés militaires. L'armistice venu, occupant sur les rives du Rhin, l'armée et les promenades à cheval l'auraient volontiers retenu.

C'est le retour, d'une longue..., école buissonnière pour cette génération. Il faut poursuivre l'entière scolarité médicale à la Faculté et affronter les concours dans les hôpitaux. C'est un rude effort. Il noue à cette époque, une amitié définitive à la fois avec Louis GIUS et Edouard MOURGUE-MOLINES, amitié qui ne devait jamais être altérée malgré les vicissitudes de l'histoire. Au cours de ces années de grand labeur, il se marie le 8 juillet 1922 avec mademoiselle Suzanne CASTELNAU et fut un précurseur, le premier des internes mariés préparant et reçu à l'internat, père de deux enfants.

Successivement interne des hôpitaux chez les professeurs DE ROUVILLE, ESTOR et FORGUE son tempérament chirurgical s'y révéla. Mais c'est auprès du professeur MASSABUAU comme moniteur d'anatomie pathologique d'abord, puis interne, chef de clinique, agrégé, que ses qualités techniques et humaines éclatèrent. Pendant vingt ans, il fut le collaborateur le plus déférent, le plus attentif de son patron qu'il admirait profondément. Dans le service du professeur MASSABUAU, il allait devenir un organisateur et un

enseignant hors série. Il publia beaucoup et sa thèse qui reste encore un travail reconnu fit l'objet de commentaires élogieux d'Henri MONDOR. Il fut un enseignant talentueux et les résultats de ses élèves de conférences d'internat et d'agrégation étaient brillants. Nombreux sont devenus des maîtres.

Juin 40, le monde tremble, un autre destin s'annonce qui bouleversera notre civilisation, répandra la mort et la terreur. André GUIBAL, traumatisé par la défaite, par fidélité à son chef de Verdun, s'attache à la Légion des Combattants avec un grand nombre de ses camarades. Sa carrière hospitalo-universitaire est brutalement et définitivement interrompue par la période dramatique que connut Montpellier au moment de la libération. Nous voici dans la période sombre. L'incompréhension d'alors ne le condamna pas mais entraîna sa radiation de la Faculté.

Dès qu'il est libre, en mars 1945, il rejoint la 1<sup>re</sup> armée du général de Lattre de Tassigny à Mutzig en Alsace et est ensuite nommé chef des services chirurgicaux de l'hôpital 414 à Tubingen où il reste près de deux ans.

De retour à Montpellier avec sa famille en 1947, il tente de reprendre son activité de chirurgien. Les cliniques chirurgicales de la ville lui ayant fermé leurs portes, il opère à domicile. En 1948, le docteur Etienne PONSEILLE qui vient d'ouvrir une clinique médicale, crée pour lui quelques lits de chirurgie. C'est la bouffée d'oxygène et en 1950, il est nommé au départ du professeur MASSABUAU chirurgien-chef de la clinique mutualiste Beausoleil. Pendant 15 ans, il y donnera le meilleur de lui-même, associant toutes les qualités techniques de sa chirurgie au sens du social et de l'humain.

Le 14 avril 1950, son fils Jean, lieutenant en Indochine tombe glorieusement à la tête de ses hommes. Chrétien convaincu, il vécut avec courage cette dure épreuve qu'il sut accepter, entouré par une épouse admirable, et soutenu par l'amour filial de tous les siens. Il en fut cependant profondément marqué et par la suite ses joies n'ont jamais été sans ombres, rompant définitivement avec les fêtes familiales.

Parallèlement à ses activités professionnelles, il va s'investir avec un désintéressement et un dévouement jamais lassés au service de ses anciens camarades de combat, les Médaillés Militaires. Sacrifiant ses rares instants de repos pour regrouper, mener campagnes en faveur des orphelins, des camarades dans le besoin. Pendant plus de quarante ans, successivement président de la 177<sup>e</sup> section, président départemental, administrateur national des Médaillés Militaires, il en sera l'animateur, l'orateur, l'organisateur, le défenseur, rassemblant tous les combattants et les mutilés de guerre, ceux de 14 et ceux de la seconde guerre mondiale de la défaite et de la victoire, ceux du Viêt-nam et ceux des Aurès et de la Kabylie et toujours avec le même enthousiasme.

Vint l'heure de la retraite et comme disait Louis GILIS du "*glissement tranquille dans les lumières adoucies du crépuscule de l'existence*". Il vécut longtemps après sa carrière professionnelle et publique loin des bruits et des agitations de ce monde dans une méditation solitaire qu'il avait volontairement recherchée, rompue seulement par la vie familiale et réservant pour ses petits-enfants et arrière-petits-enfants l'affection ouverte dont ses enfants avaient été partiellement privé durant son activité.

Il mourut le 3 octobre 1990.

Voici donc, dans un raccourci forcément superficiel et incomplet, le déroulement d'une existence magnifiquement remplie au service des autres. Il importe maintenant de revenir sur différentes facettes de sa personnalité et de son action : le soldat, l'homme public, le chirurgien, l'enseignant, le sportif, l'académicien, le chef de famille.

Soldat volontaire à dix-huit ans, il s'engage dans la bataille. Car, selon sa propre expression, "*c'est bien la guerre, attendue, redoutée, acceptée*". Médecin de bataillon, il se fait remarquer par son énergie, son mépris du danger, son sang-froid et son dévouement aux blessés en Argonne, dans la Somme et à Verdun. Sa conduite lui vaut une première citation le 30 octobre 1916, une seconde le 27 mai 1917 et une troisième le 18 avril 1918. En juillet 1918, "*au cours de furieux combats, il va relever un officier gravement atteint entre les lignes, sous le feu des mitrailleuses alors que son bataillon est débordé et menacé d'encerclement par l'ennemi et quelques jours après est allé relever cinq blessés d'un régiment voisin en avant de la ligne*". Son haut sentiment du devoir, son abnégation et son mépris du danger lui valent deux citations, la Médaille Militaire et l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme, remise par le général commandant en chef PETAINE ainsi que la médaille de Verdun.

Paraphrasant André GUIBAL dans sa réponse à Louis GIUS en 1972. Des Croix, des Médailles ? comme tout le monde ...et même un peu plus.

Chevalier de la Légion d'Honneur en 1933, officier de la Légion d'Honneur en 1951, Croix des Services Militaires Volontaires, Croix du Combattant volontaire.

Des cinq années, au service de sa patrie, il aurait exprimé ainsi sa seule fierté : "*Lorsque j'étais médecin auxiliaire au 3<sup>e</sup> bataillon du 32<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie.... Lorsque j'avais l'honneur d'être simple médecin auxiliaire au 3<sup>e</sup> bataillon.*"

Soldat il le fut jusqu'au bout. En 1939, bien que dégagé des obligations militaires, il demande à servir et est affecté en qualité de médecin-chef de l'hôpital complémentaire de Rodez.

Il a vécu le destin d'une génération mise à l'épreuve par les guerres et l'on peut comprendre que les jeunes hommes de la victoire de 1919 ont vu en 1940 s'écrouler leur monde, leurs illusions perdues, leurs espérances brisées. Ce drame de la discipline militaire a

été douloureusement ressenti et explique les raisons d'agir de beaucoup d'Anciens Combattants. Il a certainement éprouvé en 1944 que le peuple français était bien ingrat, il l'avait honoré pour sa conduite pendant la "grande guerre" et le rejetait en n'ayant pas le courage d'assumer les fluctuations de l'histoire. En transposant les propos d'Hervé HARANT recevant Raymond ALQUIER, on pourrait citer: "*Mais à la balance divine, celle de toute justice, ne seront pas rejetés ceux qui sans forfanterie, ni forfaiture, sans égoïsme et sans profit, ont cru à l'honneur et au bonheur de la Patrie*".

Bien qu'ayant rencontré la lâcheté, l'hypocrisie, l'égoïsme, l'indifférence et subi des manifestations d'ingratitude et de mesquinerie, dès qu'il est libre, animé par les mêmes sentiments du devoir, il rejoint l'hôpital militaire de la 1<sup>ère</sup> armée, pour servir.

Soldat, André GUIBAL, le restera dans sa vie publique. Il se reposait du lourd métier dans l'effort physique et dans la transparence du rôle social, ayant définitivement rejeté les niaiseries de la ville et les hypocrisies du monde. Son action auprès des Médaillés Militaires, sa deuxième famille, qui a déjà été évoquée, va mobiliser pendant près de cinquante ans, toute son énergie et sa ferveur aux dépens de sa vie familiale. A tel point que madame GUIBAL dira un jour: "*Je crois que mon mari, mort, dira aux employés des pompes funèbres : Attendez, ne fermez pas le couvercle ! J'ai encore quelque chose à dire aux Médaillés Militaires*". Ce service d'autrui ne se limitait pas là. Son dévouement sans faille s'étendait à maintes oeuvres caritatives et à ses nombreux malades.

Si André GUIBAL a été un soldat, il a été aussi et surtout un chirurgien. Sa carrière chirurgicale commencée en 1924 comme interne des hôpitaux de Montpellier se termina à soixante-dix ans comme chirurgien- chef de la clinique mutualiste. Il avait suivi une ligne toute droite d'un cursus chirurgical exemplaire, externe des hôpitaux en 1920, interne provisoire en 1922, interne titulaire en 1924, chef de clinique en 1928. Avant d'être nommé chirurgien des hôpitaux en 1937, il exerça conjointement comme chirurgien de l'hôpital Marin Saint-Pierre de Palavas en 1925 et de l'Asile de Font d'Aurelle en 1926.

Dans le même temps il avait soutenu sa thèse de doctorat en médecine, obtenu les titres de Lauréat de la Faculté, de la Société Nationale de Chirurgie et de l'Académie de Montpellier, et était reçu au Concours d'Agrégation de chirurgie en 1933.

Ses travaux ont porté sur tous les problèmes chirurgicaux de l'époque et comportent cent quatre-vingt-dix publications, communications ou mémoires publiés dans différents périodiques de chirurgie générale ou de gynécologie. Il est superflu de les analyser: Ne disait-il pas, avec raison, que les communications médicales perdent avec le temps leur originalité et tout intérêt et qu'en reparler c'est revenir sur beaucoup de déjà vu, énormément de déjà dit. Il convient cependant de ne pas passer sous silence sa thèse sur "*l'occlusion congénitale aiguë*" réunissant 244 cas de ces malformations intestinales très graves du nouveau-né. La qualité de ce travail, des commentaires et des documents accompagnant l'observation l'ont fait figurer

dans l'ouvrage mondialement connu d'Henri MONDOR "*Les diagnostics urgents de l'abdomen*".

Il rédigea aussi avec son maître MASSABUAU, le rapport du congrès de gynécologie-obstétrique de 1933 sur "*la thérapeutique conservatrice en gynécologie*" et publia de nombreux travaux sur la greffe ovarienne.

Ses nombreuses lectures et un travail consciencieux lui ont valu une longue collaboration au Journal de chirurgie avec l'analyse de mémoires étrangers. De même ses qualités de jugement, de précision, de documentation étendue ont engagé les éditions Masson à le charger de nombreux articles dans la *Pratique médico-chirurgicale*.

Il pratiquait, de façon naturelle, un des devoirs du chirurgien qu'Alexandre AIMES nommait le "devoir de perfectionnement, car il faut toujours progresser et pour cela sacrifier maintes joies et jouissances dont les autres hommes peuvent profiter librement". Cela a été écrit il y a plus de quarante ans à l'époque où l'information et la formation continue n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui.

Selon ARISTOTE, la preuve que l'on sait quelque chose c'est que l'on peut l'enseigner. Après avoir tenté d'évoquer l'œuvre chirurgicale d'André GUIBAL il faut parler d'un autre volet, l'enseignant. Il possédait un don incomparable et un talent dont des générations d'étudiants ont bénéficié tant au lit du malade qu'à l'amphithéâtre. Mais encore davantage ceux qu'il a préparé à l'internat ou à l'agrégation. De 1930 à 1944, bien que parvenu au poste d'agrégé, il assura le rôle difficile de conférencier d'internat en pathologie chirurgicale. Il eut une influence très profonde sur ses élèves et accompagna leur réussite. On peut citer : Antonin BALMES, Jean-Marie BERT, Claude GROS, Robert LAFON, Eric NEGRE, Pierre CAZAL, Claude ROMIEU, Louis FABRE, Jean CABANAC de Grenoble et André DELMAS de Paris. Tous ont gardé un fidèle attachement et n'ont pas manqué de lui adresser à l'occasion de ses noces d'or, un témoignage écrit de leur reconnaissance et de leur souvenir des laborieuses soirées de la rue Salle l'Evêque, commencées souvent en retard et prolongées tardivement.

Le professeur René JOYEUX son seul disciple, auprès de leur maître commun le professeur MASSABUAU, lui voue une grande reconnaissance et un profond respect. Il a exprimé toutes les qualités d'André GUIBAL et ce qu'il lui devait dans un hommage posthume qui est resté inédit et auparavant dans sa leçon inaugurale à la chaire de clinique chirurgicale en 1961. Écoutons-le : "... car cette place, mon cher maître, aurait pu être la vôtre, si le jugement des hommes, si faillible hélas n'avait dans la grande tourmente, insulté à votre patriotisme, oublié les services rendus, effacé les sacrifices dont témoigne à nos yeux cette médaille militaire qui reste la plus haute récompense du soldat et commis enfin l'irréparable erreur de vous enlever à vos élèves et à vos pairs .. "



D'un autre élève, le docteur Nguyen DUC: ... "Même sans les honneurs universitaires suprêmes, vous êtes pour nous le patron. D'ailleurs, à une époque où tout est dévalué et où l'opportunité prime le mérite, l'important pour vos élèves n'est pas tellement le camail que vous auriez pu endosser mais c'est de reconnaître à chaque instant de leur vie professionnelle ce qu'ils vous doivent : le goût de la discipline intellectuelle, la rigueur et la rectitude de pensée dans l'exercice de leur métier d'homme et de médecin".

Comme MONDOR, il avait des formules frappantes et des raccourcis saisissants. Comme lui, il pensait que la pathologie chirurgicale devait être enseignée comme le latin, le grec ou les mathématiques. Comme lui, il avait compris qu'il fallait savoir par coeur le "catéchisme" médico-chirurgical, c'est-à-dire la définition des maladies avec leurs signes, sans en oublier un seul, sans les confondre et en groupant les signes par 2, 3, 4 ou 5 pour aider efficacement la mémoire. Cela permettait à celui qui l'avait en tête de faire le bon diagnostic des maladies les plus courantes sans bien souvent les avoir jamais vues.

L'ancien concours d'externat le permettait très vite, il a disparu comme l'a été celui de l'internat classique qui fut l'honneur de la médecine et de la chirurgie française pendant des dizaines d'années.

Coupé de la Faculté et de l'hôpital, son élan d'enseignement et de mise à jour fut interrompu. Il n'en continua pas moins son métier de chirurgien qui était sa vie et sa passion avec sa généreuse humanité.

Jean DELAY disait avec justesse "*sans techniques la médecine ne serait pas un métier, sans humanisme elle ne serait qu'un métier*". Il est vrai que la médecine est restée un art tant qu'elle a consisté surtout à aider les hommes à mourir et qu'elle est une science à partir du moment où elle a des moyens scientifiques de les guérir. Dans certaines occurrences nous en sommes tous réduits à l'art.

Ce mot de métier exprime en toute simplicité, comme le rappelait Pierre JOURDAN, un travail régulier, quotidien, avec ses grands et ses petits côtés, ses besoins et ses exaltations, ses servitudes et ses noblesses. Mais le métier de chirurgien dont l'acte presque toujours engage la vie de ses semblables met en cause, par son sérieux tragique, la façon dont l'homme oriente et harmonise son attitude devant la vie.

"Car il n'est qu'un acte sur lequel ne prévalent ni la négligence des constellations ni le murmure éternel des fleuves, c'est celui par lequel l'homme arrache quelque chose à la mort" écrivait MALRAUX.

Ce pouvoir exorbitant de retarder ou empêcher la mort est difficile à assumer. La prise en charge de la vie, de la mort, de la souffrance et du bonheur des autres est une terrible responsabilité. Elle exige, en dehors d'une préparation technique et intellectuelle, équilibre

entre la connaissance et l'action, de hautes qualités morales "*Probité d'abord, la chirurgie exige des mains pures*" disait Alexandre AIMES.

Bien sûr, l'immoralité est compatible avec la science et l'habileté technique mais la moralité ne peut commencer qu'avec la culture et l'humanisme, celui d'inspiration chrétienne et celui de la tradition hippocratique qui fut et demeure vivante dans cette faculté.

"*Science sans conscience n'est que ruine de l'âme*" dit Rabelais. Certes, mais conscience sans science ? Le premier devoir du médecin est la connaissance, c'est-à-dire la compétence, qui ne s'acquiert que par le savoir et l'expérience. Mais l'absence de compassion et de généreuse humanité est également inadmissible.

La chirurgie doit être à l'ordre de la condition humaine car on ne peut assumer toute l'humanité que propose un aussi terrible métier. On doit tenir conscience de nos limites et se satisfaire d'avoir été utile et de guérir le plus souvent possible dans un esprit de dévouement (P. JOURDAN). Comme le dit P. VALERY "*vos inhumanité intellectuelle et technique se concilie fort aisément et même fort heureusement avec votre humanité des plus compatissantes*".

Ce métier est en effet riche, par les services qu'il nous permet de rendre, par les contacts qu'il permet de nouer avec nos contemporains. Il nous apprend la rigueur exigée à toutes les étapes de l'acte chirurgical, l'humilité en raison de nos limites et de nos erreurs. Il nous apprend aussi la défiance dans les idées générales reçues et les modes, et la confiance dans les faits constatés. Il nous apprend enfin à aborder la mort, compagne des médecins, que notre civilisation refuse.

Toutes ces qualités qui caractérisent le chirurgien idéal que l'on voudrait être ou devenir, André GUIBAL les possédait au plus haut degré.

Il avait une notion précise et très stricte de l'acte chirurgical auquel il accordait un sens presque liturgique. Ce que VALERY, s'adressant aux chirurgiens, appelait "*vos dramatiques fonctions qui s'accomplissent aujourd'hui avec une solennité quasi religieuse, dans une sorte de luxe de métal poli et de linge candide, que baigne la lumière sans ombres émise par un soleil de cristal*".

André GUIBAL était méticuleux, opérait très lentement pour se dominer. Exigeant pour lui même il l'était avec ses aides. Disponible, généreux et désintéressé, il lui arrivait souvent lors de consultations chez des infortunés de laisser discrètement un billet sur le coin de la table en s'en allant. Il n'a cessé d'apporter à ses malades un permanent message d'espérance.

Le chirurgien de la première moitié du siècle était pour ses malades comme pour le public une sorte de demi-dieu, respecté par une hiérarchie bien établie. Aujourd'hui, l'homme chirurgical a changé de "profil" lentement mais sûrement. Il est devenu davantage un

technicien, une main pensante certes, mais à laquelle la technologie et l'environnement lui ont fait perdre son aura. Parallèlement son pouvoir a disparu du fait de l'évolution des structures hospitalières.

Qu'eut pensé André GUIBAL de tous ces bouleversements de l'acte chirurgical, de toutes ces nouvelles chirurgies, de cette révolution de la santé et de la façon de soigner? On ne parlait pas dans son époque, ni du dialogue avec l'opéré, ni de l'éthique de la profession, car l'un et l'autre étaient naturels.

En quelques années, tout a changé, 1968 a donné un grand coup d'accélération. Comme le rappelle Jean-Paul BINET : *“Le chef, le patron s'est trouvé isolé. On s'est d'abord attaqué à son nom : chirurgien des hôpitaux pour le rebaptiser praticien hospitalier (PH), un peu comme si on avait pris la décision d'appeler praticien de vol (PV) un commandant de bord. Dans la navigation hospitalière, ce ne sont plus les médecins, mais la voix du directeur qui donne le cap”*.

L'Administration a contaminé le corps médical par la maladie des réunions et des commissions installées partout, le gardant ainsi sous tutelle. Il aurait certainement très mal ressenti la lourdeur de la pesanteur bureaucratique et de la dérive médico-administrative, source de démotivation et d'irresponsabilité.

Il était ouvert à l'évolution de la chirurgie vers les spécialités et incitait à découvrir de nouvelles voies. Il était conscient que la chirurgie évolue sans cesse. Rien ne peut en effet faire imaginer que cette évolution demain prendra fin.

Il a cessé son activité chirurgicale à soixante-dix ans avec modestie et clairvoyance, car il disait ne pas vouloir être *“le chirurgien vieillissant qui s'accroche à la table d'opération, sous l'œil narquois des assistants”*.

Une autre facette d'André GUIBAL que l'on ne peut ignorer est celle du sportif. ARISTOTE demande à la gymnastique de créer des qualités morales.

Sa journée commençait très tôt par une culture physique. Ce qui était vrai pour l'assouplissement de son corps le matin, l'était encore plus pour l'exercice permanent de sa mémoire puisqu'il ne se passait pratiquement pas une journée sans qu'il récite des vers. En salle d'opération, il attendait de son aide la poursuite d'une strophe qu'il commençait. Entre l'exercice du matin et l'exercice cérébral du soir, un travail continu sans jamais le moindre alcool ni la moindre cigarette, faisant sien l'adage de MONDOR *“l'art de vivre doit s'exercer contre les délices de la fête et ses sortilèges”*.

Il fut de la génération qui revenait de la guerre et pour qui le sport parut une belle chose. N'était-il pas né en 1896 l'année où le baron Pierre de COUBERTIN ressuscite les jeux olympiques au stade de Périclès à Athènes. C'était l'époque où GIRAUDOUX fréquente assidûment la salle de gymnastique de l'association sportive La Lycéenne avec pour devise

“*Tout pour la France*”, époque où le sport est à la mode. La ligue de l’enseignement a pour devise : “*Pour la patrie, par le livre et par l’épée*”. Mais également époque où les jeux olympiques donnés à Paris en 1924, déchaînent les délires les plus inconsidérés en faveur du sport, panacée universelle.

Henri de MONTHERLANT met en garde contre la nouvelle idolâtrie:

*“Le sport ne peut pas jouer à lui seul le rôle d’éducateur que certains avaient cru. Le sport est ce que font les mœurs. Et les mœurs sont ce que les font ou leur permettent d’être, les pouvoirs publics”* et encore *“Ceux-là trouveront en eux-mêmes de quoi reconnaître les vraies vertus du sport. Ils recevront, parce que obscurément ils les y cherchent, ces vertus d’énergie, de discipline et de solidarité”*.

C’est le goût de l’effort physique qu’il veut donner à ses enfants en pratiquant avec eux le ski, le tennis, la marche, la bicyclette. Adolescent, il pratique l’escrime et disait à sa mère lorsqu’il s’échappait : *“Je vais tirer chez Maugenet”*.

Mais c’est le cyclotourisme et l’équitation qui retiendront toutes ses faveurs. Le cheval a été pour lui une grande passion. Comme l’a dit Paul NAVARANNE, *“Le cheval, cette incomparable école de courage, de maîtrise de soi, de rigueur, d’équilibre et d’élégance du corps et de l’âme”*. Cavalier consommé, ayant même participé à des concours hippiques, il continua très tard, octogénaire à monter à cheval. Cette pratique avait contribué à garder à sa silhouette, ce port droit et rigide, que l’on connaissait. Son côté *“homme de cheval”* se manifestait également par le port immodéré de la culotte de cheval, le mépris du pardessus et la vivacité de la démarche. De ses services d’officiers il avait conservé le sens de la tenue, de la discipline et de l’autorité (la voix, le ton, le geste) sauf peut-être l’exactitude militaire. Il n’avait en effet aucune notion du temps dès lors qu’il soignait un malade ou répondait à une requête. Pour mener tant d’activités, André GUIBAL avait une fois pour toutes refusé les contraintes du temps qu’impose la vie sociale. Il fallait accepter ses imprévisibles horaires.

Divers accidents, chutes de vélo ou de cheval ne l’ont pas épargné. L’un deux à l’âge de soixante-huit ans, entraîne une opération crânienne et des séquelles importantes. Au prix d’une rééducation intensive, il récupéra progressivement et reprit, au bout de six mois avec une inépuisable énergie, non seulement la chirurgie mais également le vélo et le cheval.

André GUIBAL a été reçu à l’Académie le 22 décembre 1965 en prononçant l’éloge de son prédécesseur le médecin-colonel ENJALBERT, médecin et soldat comme lui. Pendant vingt-cinq ans, il en a été un membre attentif et actif. En cela il ne faisait que suivre la tradition familiale puisqu’il était le quatrième du nom dans votre Compagnie, précédé par son oncle le docteur Raymond GUIBAL, son père le bâtonnier Louis GUIBAL, éminent membre durant quarante ans et son frère le bâtonnier Jean GUIBAL doyen d’élection qui l’accueillit.

Il est dommage qu'il n'ait que très peu livré au domaine public et qu'au déclin de sa vie il n'ait pas exprimé la substance brute et forte de ses convictions essentielles. Sans doute son détachement, non suspect d'indigence, a laissé passer le peu qui à ses yeux valait la peine d'être dit, connaissant la vanité des choses. *“Le respect ne va-t-il pas à ceux qui savent et se taisent”*, écrivait récemment J.-F. DENIAU.

Cet éloge serait incomplet, si l'on n'évoquait pas aussi, la dernière facette d'André GUIBAL, celle du chef de famille et de l'éducateur. Marié pendant sa préparation à l'internat en 1922 à mademoiselle Suzanne CASTELNAU, ils eurent sept enfants Etienne médecin naval, Jean mort pour la patrie en Indochine à 26 ans, Marie-Louise, Marie-Thérèse, François, Jacques et Michel, seize petits-enfants et cinq arrière-petits-enfants. Je suis heureux de la présence ici de la plupart d'entre eux qui témoignent ainsi de leur admiration, de leur tendresse et de leur attachement à sa mémoire.

Très sévère, intransigent, sans faiblesse, il exigeait de lui et de ses enfants. L'éducation était austère (lever à six heures et demie, gymnastique, fenêtre ouverte, douche froide). Directif, il surveillait la scolarité, ce qui entraînait la présentation des devoirs souvent tard le soir. Rarement présent pour les repas pendant la semaine, il considérait que c'est à la mère de donner la tendresse et au père d'être éducateur et dispensateur de culture. Madame GUIBAL dont l'intelligence pratique, la bonté, la diplomatie et le dévouement contribuèrent beaucoup à l'équilibre à la fois familial et professionnel faisait le trait d'union véritable entre lui et les enfants.

A la table familiale, certains sujets étaient tabous, on ne parlait jamais d'argent, de politique ou de nourriture. Par contre, il possédait une vaste culture formée à l'étude des grands classiques qu'il relisait régulièrement. La musique avait également une grande importance dans son existence. On écoutait Beethoven ou Wagner pendant les repas. Mélomane, il était habitué des festivals d'Aix-en-Provence où il menait chaque année sa famille. Le festival d'Avignon et le TNP de Jean Vilar lui étaient familiers. Il voyagea peu, mais connut Rome, Florence, la Grèce et Israël entre autres.

Il était également juste, modeste et secret, par réserve et non par dissimulation. Sans compromission, il donnait l'exemple. Jean GUITTON ne dit-il pas *“il n'y a pas d'éducateurs mais seulement des gens qui montrent aux autres comment ils s'y prennent pour s'éduquer eux-mêmes”*.

Mari énergique et attentionné, père craint mais vénéré par ses enfants et très aimé de ses neveux et nièces, il ne fut pas épargné par les épreuves qu'il surmonta grâce à sa foi chrétienne. OEcuménique avant Vatican II, sans prosélytisme ni ostentation, il avait la foi du charbonnier, très simple et profonde qui lui donna sa force et son sens du devoir et des valeurs.

C'était un homme enthousiaste, jamais démoralisé. Ne disait-il pas: *"il faut partir gagnant... Au bout de chaque tunnel il y a une lueur"*.

Ni envieux, ni aigri, il se trouva heureux pendant ses années de retraite. *"La douceur de survivre à la force du jour"*, disait VALERY, attendri par ses petits-enfants. Ses derniers temps avec l'épreuve de la dépendance, furent lucides et courageux adoucis par l'amour et le dévouement des siens. Il les a quittés brusquement, discrètement à l'image de ce qu'il a été, un homme réservé, délicat, courageux et profond et d'abord un homme de grande qualité.

Je n'ai pas seulement essayé de relater une vie ou une époque, j'ai cherché à approcher un homme pour le comprendre un peu mieux, avec prudence, et plus j'avais émotion et respect. Il demeure toujours la part de mystère qui est en chacun de nous, inhérent à toute véritable stature humaine. Il faut saluer, quelles que soient ses convictions personnelles, en la personne d'André GUIBAL, cette logique de croire, puis de conformer ses actes à ses convictions qui a marqué sa vie, *"logique qui est le signe même de l'esprit humain et du vrai courage"* (J.-F. DENIAU).